

longuement consultées, en m'attendant : « A son dernier séjour, était-ce de la camomille ou de la verveine? »
 « Mais non, j'y pense : de la fleur d'oranger! Où ai-je la tête! »

Demain matin, nous irons au cimetière orthodoxe, comme je l'ai demandé.

L'indépendance hellénique, il y a cent cinquante ans, avait soudain fait essaimer les Grecs; les uns avaient repris les chemins de l'Antiquité vers la mer Noire et ses comptoirs à blé, de Galatz aux embouchures du Danube, jusqu'à Odessa; les autres, longeant le rivage de la Méditerranée, à tâtons, comme un aveugle le trottoir, avaient de proche en proche atteint Trieste ou Marseille; plus tard, ils iraient jusqu'à Bombay, Londres, New York. Les E... avaient vécu à Trieste, dans leurs jardins du Promontoire, ou dans cette résidence de la place de la Gare, carrée et massive comme un palais génois. Aujourd'hui, il ne leur reste plus que cette villa, qui a bien du mal à survivre aux malheurs de l'Italie actuelle. On y parle un français parfait, l'allemand avec l'accent autrichien et pour le reste, le triestin dalmate. « Au printemps 1945, le maréchal Alexander aurait pu débarquer, disent les Triestins, refouler les partisans croates, nous éviter quarante jours de déportations, de pillage, d'assassinats; pour barrer la route à Tito qui voulait toute la Vénétie julienne jusqu'à l'Isonzo, mettant l'Occident " devant le fait accompli ", il ne fallut pas moins que trois mois de négociations, à Belgrade et à Londres. Ces experts, leurs zones A et B, quelle fragilité! Trieste dut

baissier la tête pour éviter le grand coup d'épervier que les Slaves voulaient jeter sur elle. »

1971.

Un cimetière à Trieste.

Quel sera le sort des âmes dans ces divers cimetières qui divisent les morts, comme les religions ont séparé les vivants? Ils s'étagent sur la colline, dans une diversité qui est le dernier luxe de l'Occident : nécropoles italienne, anglaise, russe, juive, orthodoxe, grecque; tous soignés, fleuris, épluchés d'herbes folles, sous les yeuses stylisées comme des draperies, ténèbres au soleil; des jardins d'archiduc.

Cette colline des Morts, devant la dernière vallée industrielle d'Italie, élève ses cyprès, ses marbres froids au-dessus des hauts fourneaux; la dominant des montagnes sévères, plus pelées que le Sinaï, entourant Trieste comme un bol de terre cuite par le soleil, séchée par la terrible bora du nord. C'est le même décor que celui qui frappait Stendhal arrivant de Venise : les premiers versants du Carso, le blanc hémicycle calcaire, se continuent au sud par la côte d'Istrie. De Trieste, Stendhal écrit : « Je touche ici à la barbarie. »

J'ose m'aligner derrière lui.

La frontière italo-yougoslave sépare deux mondes; en face, c'est l'Asie, c'est le sol étatisé qui boit l'individu comme la plaine suce le sable. Trieste est cerné,